LES AMIS DU JOUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre des Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le vendredi premier septembre 1786.

PAR M. DE BEAUNOIR.

Prix, douze sous.

Cette pièce est moins une comédie qu'un proverbe, dont le mot est, voyons nos égaux.

A PARIS,

Chez HARDOUIN & GATTEY, Libraires de S. A. S. Madame la Ducheſſe d'Orléans, au Palais-Royal, Nos. 13 & 14.

M. DCC. LXXXVI.

65912

ACTEURS.

M. DUPONT.	*M. Granger.*
MADAME DUPONT.	*Mde. Verteuil.*
LE COMMANDEUR.	*M. Courcelle.*
LE MARQUIS.	*M. Raimond.*
M. MONTDOR, Financier.	*M. Périgny.*
M. DUPRÉ, Marchand.	*M. Valroi.*
LA PIERRE, Domeſtique de M. Dupont.	*M. Coraly.*

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon de M. Dupont.

LES AMIS DU JOUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

LA PIERRE, *ſeul.*

Le Théâtre repréſente un ſallon de Compagnie, dont les portes du fond, reſtant toujours ouvertes, laiſſent voir la ſalle à manger dans laquelle La Pierre dreſſe la table ſur laquelle il met cinq couverts.

Cette Scene eſt muette.

SCENE II.

M. DUPONT, LA PIERRE.

M. DUPONT

OH! oh! voilà bien des apprêts, La Pierre.....

LA PIERRE.

Monſieur.....

M. DUPONT.

Eſt-ce que nous avons du monde à dîner?

LA PIERRE.

Non, Monſieur.

M. DUPONT.

Pour qui donc tous ces couverts ?

LA PIERRE.

C'eſt pour les amis de Madame.

M. DUPONT.

Les amis de Madame.....

LA PIERRE.

Oui, Monſieur ; vous ſavez bien ; le Marquis, ſon oncle le Commandeur, & M. Montdor.

M. DUPONT.

Ces Meſſieurs dînent ici ?

LA PIERRE.

Madame m'a dit de mettre leur couvert.

M. DUPONT.

Hé bien, mets-en un de plus.

LA PIERRE.

Pour qui donc ?

M. DUPONT.

Pour Dupré.

LA PIERRE.

Y penſez-vous, Monſieur ? cela n'eſt pas poſſible.

M. DUPONT.

Pourquoi donc ?

LA PIERRE.

Voulez-vous donner de l'humeur à Madame ?

M. DUPONT.

Non.

LA PIERRE.

Hé bien, vous ſentez qu'elle ne fera pas dîner un ſimple Marchand avec un Marquis, un Commandeur & un millionnaire.

M. DUPONT.

Mais c'eſt mon ami.

LA PIERRE.

Ce n'eſt pas une raiſon.

M. DUPONT.

Mais je l'ai engagé à venir dîner aujourd'hui avec moi, il eſt bientôt deux heures, il devroit déjà être ici.

LA PIERRE.

Faites mieux ; allez dîner enſemble chez le Reſtaurateur.

M. DUPONT.

Non, ma foi ; mon dîner doit être bon, & j'aime autant le manger que celui du Reſtaurateur.

LA PIERRE.

Mais Madame grondera.

M. DUPONT.

C'eſt mon affaire ; mets toujours le couvert de Dupré.

LA PIERRE, *à part en s'en allant.*

Au diable, ſi j'en fais rien ſans en avoir prévenu d'abord Madame, & ſans avoir ſes ordres.

SCENE III.

M. DUPONT, *ſeul.*

MONSIEUR le Financier ! Monſieur le Marquis ! Monſieur le Commandeur ! quelle manie a donc ma femme de s'entourer toujours de ces Meſſieurs-là ? Sont-ils chez moi, ils me ſerrent la main, m'accablent de careſſes, de complimens, m'appellent leur cher ami. Sont-ils dehors ? à peine daignent-ils me reconnoître. S'ils me rencontrent, ils détournent la tête pour ne me pas voir ; ou ſi mon ſalut les force à me le rendre, ils le font d'une maniere ſi froide ou ſi inſolente, qu'ils m'en font rougir. A quoi donc peuvent-ils m'être bons ? à rien, abſolument à rien. Tous les jours je le répete à ma femme, & tous les jours je le lui répete inutilement. Parbleu, il me vient une idée... Oui, ma foi,... puiſque mes raiſonnemens ſont perdus, eſſayons le pouvoir des faits, & montrons-lui bien clairement ce que ſont tous nos bons amis du jour : cette épreuve, en l'inſtruiſant, m'amuſera. Bon, la voici : compoſons notre viſage, & prenons le maſque du rôle que je vais jouer.

SCENE IV.

M. DUPONT, Mde. DUPONT.

Mde. DUPONT.

QUE vient de me dire La Pierre, mon ami?

M. DUPONT.

Que t'a-t-il dit?

Mad. DUPONT.

Que tu lui avois ordonné de mettre le couvert de M. Dupré.

M. DUPONT.

Oui.

Mad. DUPONT.

Eſt-ce que cet homme dîne ici?

M. DUPONT.

Je l'ai engagé.

Mde. DUPONT.

Il faut le contremander.

M. DUPONT.

Il eſt trop tard.

Mad. DUPONT.

Mais comment veux-tu que je le faſſe dîner avec M. Montdor, avec le Commandeur, avec le Marquis?

M. DUPONT.

Ecoute donc: ces Meſſieurs ſont tes amis, Dupré eſt le mien: je veux bien les recevoir, par complaiſance pour toi; veux-tu bien ſouffrir Dupré pour l'amour de moi?

Mad. DUPONT.

Mais, mon bon ami, ſonge donc à la tournure de M. Dupré.

M. DUPONT.

Mais ſa tournure eſt fort bonne, ſelon moi: d'ailleurs c'eſt un brave homme, très-jovial, ayant toujours le petit mot pour rire.

Mad. DUPONT.

Mais fi donc, mon ami, fi donc : il eſt d'un bourgeois,... d'un commun,... d'une gaieté...

M. DUPONT.

Ne veux-tu pas qu'un Marchand prenne les airs & les tons d'un Seigneur ?

Mad. DUPONT.

On voit ces gens-là dans leurs Boutiques, on ne les reçoit pas à ſa table.

M. DUPONT.

Ma table eſt faite pour mes amis, & pour mes égaux.

Mad. DUPONT.

Vos égaux ! n'avez-vous pas été Echevin, Monſieur ? N'êtes-vous pas Ecuyer ?

M. DUPONT.

N'ai-je pas été Marchand de Draps, Madame, comme Dupré ? J'ai quitté le commerce avant lui, parce que mon pere m'avoit laiſſé ſa Boutique toute faite, & Dupré fait la ſienne. J'ai profité du travail & du bonheur de mon pere; Dupré répare les fautes & les revers du ſien: voilà toute la différence qui eſt entre nous.

Mad. DUPONT.

A la bonne heure ; mais au moins faut-il ſavoir aſſortir ſon monde, & ne pas mettre à table un Marchand à côté d'un Marquis.

M. DUPONT.

Si M. le Marquis ſe trouve dèshonoré d'être à côté de mon ami, il peut reſter dans ſon hôtel, & ſoit dit entre nous, je ſuis las de recevoir chez moi des gens qui me mépriſent en mangeant mon bien, & qui ſe moquent de moi en le digérant.

Mad. DUPONT.

Voilà de vos idées ; avez-vous de meilleur ami que le Commandeur, que le Marquis ? d'homme qui puiſſe vous être plus utile que M. Montdor ; ne vous font-ils pas tous les jours mille offres de ſervices.

M. DUPONT.

Parce qu'ils ſavent bien que juſqu'à ce jour je n'en ai pas eu beſoin.

Mad. DUPONT.

Pourquoi ce ſoupçon ? vous êtes toujours méfiant.

M. DUPONT.

Et vous, Madame, vous êtes par trop confiante ; vous vous livrez à tous les plaiſirs de la Société, ſans inquiétude, ſans ſoupçons : vous regardez comme de véritables amis tous ceux qui vous jurent qu'ils vous ſont réellement attachés ; & comme vous êtes aimable, tout le monde vous le jure : mais moi, qui ſuis un peu plus âgé que vous, je connois un peu mieux les hommes ; un peu mieux que vous je ſais apprécier toutes leurs belles proteſtations.

Mad. DUPONT.

Dites plutôt que vous êtes farouche, miſantrope.

M. DUPONT.

Ecoutes-moi : tu es certaine que le Commandeur, le Marquis, Monſieur Montdor ſont nos amis.

Mad. DUPONT.

Très-certaine.

M. DUPONT.

Que ſi je me trouvois dans l'embarras : ils ſe feroient un plaiſir de venir à mon ſecours.

Mad. DUPONT.

Aſſurément.

M. DUPONT.

Hé bien, je ſuis juſtement dans cette poſition.

Mad. DUPONT.

Eſt-il poſſible ?

M. DUPONT.

Très-poſſible ; il vient de m'arriver un événement cruel ; j'ai eu la foibleſſe de me rendre caution pour un homme dont j'aurois répondu comme de moi ; ſa facilité à recevoir chez ſa femme trop bonne & trop brillante compagnie, l'a perdu, il vient de manquer ; & moi même je me vois très-embarraſſé, ſi dans la journée je ne trouve pas les mille louis dont je l'ai cautionné.

Mad. DUPONT.

Eſt-ce que tu ne les as pas dans ton porte-feuille ?

M. DUPONT.

M. DUPONT.

J'ai tout placé il y a quatre jours : je ſuis ſans fonds, & cela me déſeſpere.

Mad. DUPONT.

Et tu prends du chagrin pour cela ?

M. DUPONT.

C'eſt bien ſuffiſant, Madame.

Mad. DUPONT.

Mais ce n'eſt rien, ce n'eſt rien : n'as-tu pas des amis ?

M. DUPONT.

Des amis, Madame, des amis, & qui eſt-ce qui en a ?

Mad. DUPONT.

Moi, Monſieur.

M. DUPONT.

Tu t'en flattes.

Mad. DUPONT.

J'en ſuis ſûre.

M. DUPONT.

Tu crois donc que le Commandeur, le Marquis, ou Mondor ſeront gens à m'obliger ?

Mad. DUPONT.

Ils s'en feront un plaiſir, un devoir ; je connois leur façon de penſer à ton égard, & dans ce moment je ne ſuis embarraſſée que d'une choſe.

M. DUPONT.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Mad. DUPONT.

C'eſt de ſavoir auquel des trois je dois donner la préférence ?

M. DUPONT.

Il me ſemble que M. Montdor eſt le plus en état....

Mad. DUPONT.

Tu ne ſais donc pas que le Marquis a gagné hier trois mille louis au quinze, & que le Commandeur a reçu cinquante mille francs de ſes bois ?

M. DUPONT.

Tu as raiſon : on ne peut les prendre dans un plus heureux moment : je ne vois qu'un moyen de fixer ton incertitude, c'eſt de t'adreſſer au premier qui arrivera.

LA PIERRE, *annonçant de l'Anti-chambre où il reſte pendant toute la piece,*

M. le Commandeur.

SCENE V.

Mad. DUPONT, M. DUPONT, LE COMMANDEUR.

Mad. DUPONT.

SOYEZ le bien-venu, Monſieur le Commandeur, je vous attendois avec impatience.

LE COMMANDEUR.

Vous êtes bien bonne, Madame : bon jour ; M. Dupont.

M. DUPONT.

Votre très-humble ſerviteur, Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

N'attendez-vous pas à dîner Montdor & mon neveu le Marquis ?

Mde. DUPONT.

Tous deux m'ont fait demander ce matin ſi je dînois chez moi.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux nous rirons un peu, car vous nous ferez faire bonne chere.

Mad. DUPONT.

Je l'eſpere.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous bien, Monſieur Dupont, que votre Cuiſinier eſt excellent ?

M. DUPONT.

Il n'eſt pas mauvais.

LE COMMANDEUR.

Mauvais,.... c'eſt un homme divin, & ſi je ne vous aimois pas autant, je vous l'aurois déjà débauché ; mais vous en faites ſi bien les honneurs que ce ſeroit une atrocité de vous l'enlever.

Mad. DUPONT.

Commandeur, vous êtes un peu gourmand.

LE COMMANDEUR.

Un peu,.... dites beaucoup, vous ne direz pas trop! Il faut bien avoir un défaut pour être de miſe dans la bonne compagnie ; & puis, que voulez-vous que je faſſe de mon argent, ſi je ne l'emploie pas à régaler mes amis ? il vient encore de me tomber une pluie d'or ; j'ai obtenu la permiſſion de couper les bois de ma Commanderie des Ormes, & mon adjudicataire eſt venu m'apporter cinquante mille francs en beaux louis d'or, que j'ai eu la complaiſance de garder.

Mad. DUPONT.

Ils ne feront pas de peine à votre Neveu.

LE COMMANDEUR.

Mon neveu n'en aura jamais un ſou.

Mad. DUPONT.

Comment ?

LE COMMANDEUR.

Je ne tiens à rien dans la nature.

Mad. DUPONT.

Mais vos parens.

LE COMMANDEUR.

Mes vrais parens ſont mes amis & les malheureux.

Mad. DUPONT.

Vous avez raiſon, mais qu'allez-vous faire de tout cet argent ?

LE COMMANDEUR.

Le garder, Madame; le garder; cela ne gêne jamais.

M. DUPONT.

Vous ne le placez pas ?

LE COMMANDEUR.

Où voulez-veus qu'il le ſoit mieux & plus ſûrement que dans mon coffre fort ?

M. DUPONT.

Mais vous perdez des intérêts.

LE COMMANDEUR.

Mais je ne riſque pas le capital : & puis qui peut répondre des événemens, le feu, une maladie,.... avec de l'argent on pare à tout.

Mad. DUPONT.

Je veux cependant vous placer mille louis.

LE COMMANDEUR.

Vous Madame.

Mde. DUPONT.

Moi-même.

LE COMMANDEUR.

Dans quelle affaire donc?

M. DUPONT.

Dans une affaire qui vous fera grand plaiſir.

LE COMMANDEUR.

Peut-être.

Mad. DUPONT.

Vous aimez mon mari?

LE COMMANDEUR.

Beaucoup.

Mad. DUPONT.

Hé bien, il a beſoin de mille louis, & je l'ai aſſuré que vous vous feriez un plaiſir de les lui prêter.

LE COMMANDEUR.

Vous avez eu tort.

Mad. DUPONT.

Comment?

LE COMMANDEUR.

Je ne prête jamais à mes amis, je m'en ſuis fait une loi inviolable, que jamais je ne trahirai.

Mad. DUPONT.

Mais c'eſt une loi barbare; à qui prêtez-vous donc?

LE COMMANDEUR.

A perſonne, Madame.

Mad. DUPONT.

Mais quand vous voyez un ami dans le beſoin?

LE COMMANDEUR.

Voulez vous que je m'y mette pour lui, que je haſarde ma fortune pour ſauver celle d'un autre.

Mad. DUPONT.

Allez, M. le Commandeur, vous n'êtes pas un homme.

LE COMMANDEUR.

Madame, j'aime mieux recevoir ces complimens-là en refuſant mon argent, qu'en le redemandant.

Mad. DUPONT.

Mais ce n'eſt vivre que pour ſoi.

LE COMMANDEUR.

Et pour qui voulez-vous donc que je vive? tant que

M. Dupont aura beſoin de mon crédit, de mes démarches, de ma table, il peut en uſer ſans crainte, il me fera même plaiſir; mais pour ma bourſe je ne l'ouvre à perſonne.

M. DUPONT.

Je vous plains, M. le Commandeur; vous vous privez du plaiſir le plus pur.

LE COMMANDEUR.

On m'en a bien corrigé de ce plaiſir : j'ai eu jadis, comme tous ceux qui entrent dans le monde, la manie d'obliger; qu'ai je fait en prêtant mon argent ? dix ingrats, pas un ami. Je ſuis fâché de vous refuſer, mais j'aime encore mieux votre indifférence que votre inimitié; & tôt ou tard nous finirions par-là. Tout le monde, heureuſement, n'a pas les mêmes principes que moi; le Marquis eſt en argent pour le moment, Montdor en regorge, adreſſez-vous à eux, pour moi je ſuis bien votre ſerviteur.

M. DUPONT.

Vous ne dînez pas avec nous, M. le Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Je ne puis avoir cet honneur aujourd'hui, je me rappelle que j'ai pris un engagement ſacré.

M. DUPONT.

Entre amis, l'on ne ſe gêne pas.

SCENE VI.

Mad. DUPONT, M. DUPONT, LA PIERRE *dans la ſalle à manger.*

M. DUPONT.

LA Pierre.

LA PIERRE.

Monſieur....

M. DUPONT.

Otez le couvert de M. le Commandeur.

LA PIERRE.

Oui, Monſieur.

Mad. DUPONT.

Et dites au portier qu'on ne le laiſſe jamais monter.

LA PIERRE.

Oui, Madame.

SCENE VII.

Mad. DUPONT M. DUPONT.

M. DUPONT.

HÉ bien.

Mad. DUPONT.

C'eſt un monſtre que cet homme.

M. DUPONT.

Pas plus monſtre que tous les autres.

Mad. DUPONT.

J'ai eu tort de m'adreſſer à lui ; que peut-on attendre d'un homme qui fait le vœu cruel de ne vivre que pour lui, à qui tous les autres hommes ſont étrangers, qui renie même ſes parens ?

M. DUPONT.

Ses parens, ſont ſes amis & les infortunés.

Mad. DUPONT.

Il eſt ſingulier que ce ſoient toujours les gens les moins ſenſibles, qui parlent le plus de bienfaiſance.

M. DUPONT.

C'eſt qu'il ne coûte rien d'en parler : il en eſt de même de la bravoure & des mœurs.

Mad. DUPONT.

Il peut s'attendre que je le démaſquerai.

M. DUPONT.

Ne te donne pas cette peine, toi ſeule étois aſſez bonne pour croire à ce maſque.

Mad. DUPONT.

Non, je veux dire à tout le monde le trait odieux.

M. DUPONT.

Et tout le monde ſe moquera de toi : ſois bien certaine, ma bonne amie, que tous les heureux du ſiecle ſont poſitivement dans les mêmes principes du Commandeur ;

que leur maxime favorite eſt qu'il faut être amis juſqu'à la bourſe, & leur cri de guerre, *chacun pour ſoi.*

Mad. DUPONT.

Un homme de condition !

M. DUPONT.

Sois juſte : Pourquoi veux-tu que cet homme de condition ſe gêne pour nous ? Sommes-nous ſes amis ? Sommes-nous faits pour l'être : je te l'ai dit cent fois ; un ſimple particulier n'a ni honneur, ni profit à recevoir chez lui tous ces Meſſieurs-là : loin de l'honorer, leurs viſites ne font que le rendre ridicule, pour ne rien dire de plus. Mais vous autres, petites femmes, vous êtes enchantées quand vous vous montrez en public avec un homme décoré, ou qu'il vous traîne dans ſon char brillant, & vous ne voyez pas que la critique & le mépris ſuivent leurs courſes rapides, & vous attendent à vos portes, pour vous pourſuivre juſques dans vos boudoirs.

Mad. DUPONT.

Il ne faut donc voir perſonne ?

M. DUPONT.

Voyons nos égaux : ce n'eſt que parmi eux qu'on peut trouver encore quelques vieux principes, quelques reſtes précieux de cette ancienne franchiſe, de cette bonhommie qui ſont les ſeuls fondemens de l'amitié.

Mad. DUPONT.

M. Dupré, par exemple.

M. DUPONT.

Tu l'as dit : je compterois plus ſur lui que ſur tous tes Marquis.

Mad. DUPONT.

Hé bien, le voilà tout juſtement, ſi tu es ſi ſûr de lui, qui t'empêche de lui faire confidence de l'embarras où tu te trouves.

M. DUPONT.

Oui, je la lui ferai, & tu verras la différence....

SCENE VIII.

Mde. DUPONT, M. DUPONT, M. DUPRÉ.

M. DUPRÉ.

BON jour, Dupont : votre ſerviteur, Madame, je viens manger votre ſoupe, ſi vous le permettez.

Mad. DUPONT.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

M. DUPRÉ.

A vous, je ne veux que faire plaiſir : pour votre dîner c'eſt à lui que je compte bien faire honneur, car j'ai un appétit de fer; j'ai couru toute la matinée pour ramaſſer un peu d'argent, j'ai fait, je crois, les quatre coins de Paris, pas un ſou, mon ami, pas un ſou, je ne ſais où eſt l'argent.

M. DUPONT.

A qui le dis-tu ?

M. DUPRÉ.

Perſonne ne paie : je ſuis d'une colere, mais je la paſſerai ſur ton vin.

M. DUPONT.

Tu as raiſon.

M. DUPRÉ.

Sais-tu qu'il eſt deux heures ?

M. DUPONT.

Oui.

M. DUPRÉ.

Eſt-ce que nous ne dînons pas ?

M. DUPONT.

Ma femme attend M. Montdort & le Marquis.

M. DUPRÉ.

C'eſt-à-dire que nous ne nous mettrons pas à table avant quatre heures.

M. DUPONT.

Cela ſe pourra bien.

M. DUPRÉ.

En ce cas, avec la permiſſion de Madame, je vais boire un coup, car je n'en puis plus.

Mad. DUPONT.

Mad. DUPONT.

Faites comme chez vous.

M. DUPRÉ.

C'eſt bien dit. La Pierre.

LA PIERRE.

Monſieur.

M. DUPRÉ.

Donne-moi une croute de pain, & un verre de vin: & du bon, entends-tu?

Mad. DUPONT, *bas à ſon mari.*

Quel ton!

M. DUPONT, *bas à ſa femme.*

Pourquoi veux-tu qu'il ſe gêne chez ſon ami?

M. DUPRÉ.

Dupont?

M. DUPONT.

Hé bien.

M. DUPRÉ.

Je ne ſuis pas content de toi.

M. DUPONT.

Pourquoi donc?

M. DUPRÉ.

Tu n'as pas l'air gai.

M. DUPONT.

Si fait.

M. DUPRÉ.

Tu mens.

M. DUPONT

Jamais.

M. DUPRÉ.

Ecoute donc: ta femme attend de beaux Meſſieurs; ſi par haſard je te gêne, dis-le moi: j'ai mon dîner chez moi.

M. DUPONT.

Quelle idée!

M. DUPRÉ.

Non, tu n'es pas comme à ton ordinaire, je te trouve l'air gêné, embarraſſé...,..

M. DUPONT.

Veux-tu que je t'en diſe la raiſon?

M. DUPRÉ.

Oui.

M. DUPONT.

J'ai eu la foibleſſe de me rendre caution pour un homme dont j'aurois répondu comme de toi, il vient de manquer, & il faut que je trouve dans la journée mille louis!

M. DUPRÉ.

Mille louis!

M. DUPONT.

Tout autant.

M. DUPRÉ.

Et tu ne les as pas?

M. DUPONT.

Je n'en ai pas le premier.

M. DUPRÉ.

Ni moi.

LA PIERRE, *apportant à M. Dupré du pain & du vin.*

Monſieur, voilà le vin & le pain....

M. DUPRÉ *prend ſa canne & ſon chapeau, & ſort bruſquement.*

Au diable.

SCENE IX.

Mad. DUPONT, M. DUPONT, LA PIERRE

Mad. DUPONT.

LA PIERRE?

LA PIERRE.

Madame.

Mad. DUPONT.

Otez le couvert de M. Dupré, & ne le laiſſez jamais rentrer.

LA PIERRE.

Oui, Madame.

Mad. DUPONT, *avec ironie.*

Voyons nos égaux: ce n'eſt que parmi eux qu'on peut encore trouver quelques reſtes précieux de cette ancienne franchiſe, de cette bonhommie qui ſont les ſeuls fondemens de l'amitié: M. Dupré, par exemple.

M. DUPONT.

Son procédé m'étonne plus encore qu'il ne m'afflige, je ne lui demandois rien.

Mad. DUPONT.

Prudemment il ne l'a pas attendu.

LA PIERRE.

M. le Marquis.

SCENE X.

Mad. DUPONT, M. DUPONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

SERVITEUR, belle dame, vous êtes bien aimable de me donner à dîner aujourd'hui, car d'honneur je ne savois que faire, & je vous consacre toute ma journée : n'attendez-vous pas le Commandeur ?

Mad. DUPONT.

J'espere qu'il me fera l'honneur de ne plus remettre les pieds chez moi.

LE MARQUIS.

Comment ? est-ce que vous êtes brouillés ? je vous en fais mon compliment, car c'est bien le plus ennuyeux mortel que je connoisse, & je vous réponds que s'il n'avoit pas l'honneur d'être mon oncle, & quelques vieux louis d'or qui m'arrangeront, nous ne nous verrions gueres : mais contez-moi donc le sujet de votre brouillerie ?

Mad. DUPONT.

Vous savez qu'il vient de toucher cinquante mille francs de ses bois ?

LE MARQUIS.

Ne m'en parlez pas : c'est moi qui ai sollicité cette coupe, qui la lui ai fait obtenir, que lui ai procuré son adjudicataire ; hé bien ! croiriez-vous qu'il a été assez ingrat pour ne me pas faire le moindre cadeau ? mais, morbleu, il me le paiera.

Mad. DUPONT.

Je lui ai dit que mon mari avoit beſoin de mille louis.

LE MARQUIS *embraſſant Dupont.*

Hé ! c'eſt ce cher époux : que je ſuis étourdi ! je ne vous avois pas vu ; dinez-vous avec nous ?

M. DUPONT.

Je compte avoir cet honneur.

LE MARQUIS, *déboutonnant & reboutonnnant la veſte de Dupont.*

Ah ! tant mieux, tant mieux : Il faut que je vous gronde, M. Dupont, jamais chez vous, vous êtes un coureur ; (*à demi-voix*) je gagerois que vous avez quelque petite poulette, je veux voir ça, & il faut me donner à ſouper avec elle, ſans cela guerre ouverte, & malheur à vous ſi je la découvre. (*haut*) Savez-vous qu'il y a un ſiecle que nous ne nous ſommes vus les armes à la main.

Mad. DUPONT.

Pour en revenir au Commandeur....

LE MARQUIS.

Oui, nous en étions, je crois, ſur ſon éternel chapitre.

Mad. DUPONT.

Je lui ai donc dit que mon mari avoit beſoin de mille louis, & je les lui ai demandés.

LE MARQUIS.

Et il vous a refuſé ?

Mad. DUPONT.

Net.

LE MARQUIS.

Je le reconnois bien là. Mais auſſi pourquoi vous adreſſer à lui ? eſt-ce que je ne ſuis pas votre ami ?

Mad. DUPONT.

Si fait, mais j'aurois craint.... Les jeunes gens ne ſont pas toujours en argent... On ſe trouve quelquefois gêné, embarraſſé....

LE MARQUIS.

Embarraſſé, moi.... jamais je ne le ſuis... mais auſſi votre mari n'a pas de confiance en moi, il ne ſait pas combien je l'aime : voyons, voyons un peu, de quoi s'agit-il ?

M. DUPONT.

J'ai répondu pour un homme qui vient de manquer.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt rien.

M. DUPONT.

Et ſi, avant la fin de la journée, je ne trouve pas mille louis, je ſuis un homme perdu.

LE MARQUIS.

Que cela ?

M. DUPONT.

C'eſt bien aſſez.

LE MARQUIS.

Et vous êtes embarraſſé pour une pareille miſere ? ne perdons pas un inſtant, je ne dinerois pas content ſi cette affaire n'étoit pas terminée.

Mad. DUPONT, *bas à ſon mari.*

Hé bien.

M. DUPONT, *bas à ſa femme.*

Je ne l'aurois pas cru.

LE MARQUIS.

Prenez votre chapeau & venez avec moi.

M. DUPONT.

Où donc, M. le Marquis ?

LE MARQUIS.

Chez mon Procureur.

M. DUPONT.

Comment chez votre Procureur ?

LE MARQUIS.

C'eſt bien le coquin le plus adroit, le fripon le plus honnête...Il n'y a point d'acte dans lequel il ne ſoit capable de trouver dix nullités; votre maiſon ſeroit pleine d'huiſſiers qu'il vous la balayeroit. Ah ! parbleu, parbleu, il fera voir beau-jeu à tous vos coquins de créanciers ; c'eſt lui qui paie les miens, il faut voir comme il vous les mene : Ils ſont trop heureux de m'accorder tout le tems que je veux.

M. DUPONT.

M. le Marquis, ce n'eſt pas du tems que je demande, c'eſt mille louis, & il n'eſt point de ſacrifice que je ne faſſe pour me les procurer.

LE MARQUIS.

Mais, mon cher, vous n'êtes que caution.

M. DUPONT.

C'eſt ſur ma parole qu'on a prêté.

LE MARQUIS.

Hé bien, vous donnerez votre parole de rendre quand vous pourrez.

M. DUPONT.

Ce n'eſt pas là l'engagement que j'ai pris.

LE MARQUIS.

Mais tous les jours, mon cher, on prend des engagemens qu'on eſt bien certain de ne pouvoir tenir; s'il falloit faire honneur à toutes les paroles qu'on donne, on n'en finiroit pas.

M. DUPONT.

Quand je prends un engagement, il eſt ſacré pour moi.

LE MARQUIS.

Vous voyez cependant que vous en avez pris un que vous ne pouvez pas remplir.

M. DUPONT.

C'eſt ce qui me déſeſpere.

LE MARQUIS.

Parce que vous êtes un enfant : devez-vous être plus ſcrupuleux que les plus honnêtes-gens de la Ville & de la Cour ? qui eſt-ce qui n'a pas de dettes ? mais je me charge de tout arranger.

Mad. DUPONT.

Faites-mieux, M. le Marquis; vous avez gagné hier trois mille louis ?

LE MARQUIS.

Oui.

Mad. DUPONT.

Hé bien, prêtez-en mille à mon mari.

LE MARQUIS.

Je ne puis, Madame.

Mad. DUPONT.

Eſt-ce que vous ne les avez plus ?

LE MARQUIS

Si fait, mais c'eſt un argent ſacré, & auquel je ne puis toucher.

Mad. DUPONT.

Pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

J'ai promis revanche ce ſoir, je puis les perdre aujourd'hui comme je les ai gagné hier.

Mad. DUPONT.

Mais, dans ce cas, les mille que vous prêterez à mon mari ſeront autant de ſauvés.

LE MARQUIS.

Ce ſeroit me déshonorer.

Mad. DUPONT.

Ainſi, vous aimez mieux perdre votre argent au jeu, que d'obliger un ami ?

LE MARQUIS.

Nous nous ſommes faits dans la Société des loixd'honneur que vous ne connoiſſez pas.

Mad. DUPONT.

Ni que je ne veux connoître.

LE MARQUIS.

Si Dupont veut que je le mene chez mon procureur, il le ſervira comme moi-même; ſinon je vous baiſe bien les mains à tous deux.

M. DUPONT.

Je ſuis bien votre ſerviteur, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous pouvez toujours compter ſur moi, mon cher, je ſuis tout à vous. (*à La Pierre.*) Ote mon couvert, La Pierre, je ne puis dîner aujourd'hui chez toi.

M. DUPONT.

Il s'en va.

Mad. DUPONT.

Il fait bien.

SCENE XI.

M. DUPONT, Mad. DUPONT.

M. DUPONT.

VOILA donc déjà deux amis diſgraciés, & peut-être bientôt trois.

Mad. DUPONT.

Tu pourrois penſer que Montdor....

M. DUPONT.

Il eſt Financier; il connoît le prix de l'argent.

Mad. DUPONT.

Mais il en a tant.

M. DUPONT.

Il n'en a pas, ſelon lui, encore aſſez, puiſque tous les jours il enfante de nouveaux projets pour en avoir davantage.

Mad. DUPONT.

La ſomme dont tu as beſoin eſt pour lui de ſi petite conſéquence !

M. DUPONT.

Quel avantage retirera-t-il de me la prêrer ?

Mad. DUPONT.

Le plaiſir d'obliger un ami.

M. DUPONT.

C'eſt un taux qui eſt peu connu à la bourſe.

Mad. DUPONT.

Tant pis.

M. DUPONT.

Tu vois le fonds qu'on peut faire ſur les amis, je vais voir ſi hors de chez moi je ſerai plus heureux, je te laiſſe réclamer ſur Montdor tous les droits de l'amitié.

Mad. DUPONT.

Tu vas revenir ?

M. DUPONT.

Dans dix minutes, je ſuis ici.

SCENE XII.

Mad. DUPONT *ſeule.*

DOIS-JE eſpérer de trouver plus de ſenſibilité chez un Financier, que chez deux hommes qui par leur naiſſance & leur éducation, devroient connoître tous les charmes de la bienfaiſance : mais l'un, par ſon état même, n'eſt attaché à rien ; l'autre brave tout : l'un eſt ſans humanité, l'autre ſans principes. Ah ! quels amis, quels amis j'avois choiſis ! mais c'étoit le choix de l'orgueil, & non celui du cœur & de la raiſon.

SCENE

SCENE XIII.

Mde. DUPONT, MONTDOR, LA PIERRE.

LA PIERRE.

MONSIEUR Montdor!

Mad. DUPONT *à la Pierre.*

Reſtez-là...

MONTDOR.

Vous allez me gronder, peut-être, belle Dame.

Mad. DUPONT.

De quoi, Monſieur.

MONTDOR.

De ce que j'arrive un peu tard, mais ce n'eſt pas ma faute, nous avons eu ce matin chez notre Caiſſier une aſſemblée d'actionnaires pour une petite répartition de quelques millions que nous avions à partager, & l'on a beau être tous d'accord, je ne ſais comment cela ſe fait, perſonne n'eſt jamais content, & tout le monde ſe plaint.

Mad. DUPONT.

Ce n'eſt pas vous, ſans doute?

MONTDOR.

Non, ma foi, & j'aurois grand tort de le faire, car on ne peut jouer d'un bonheur plus conſtant: imaginez-vous, Madame, qu'on s'arrache mon papier; qu'il gagne ſur la place; & que dans beaucoup d'affaires, j'ai vu préférer ma ſignature aux fonds même que j'offrois.

Mad. DUPONT.

Tout vous réuſſit.

MONTDOR.

Tout, abſolument tout.

Mad. DUPONT.

Vous êtes bienheureux.

MONTDOR.

Cent fois plus que je ne mérite: mais où ſont donc nos meſſieurs?

Mde. DUPONT.

Quels Meſſieurs ?

MONTDOR.

Le Marquis & ſon oncle : j'ai vu un inſtant le Commandeur à la bourſe ; il m'avoit dit qu'il dînoit chez vous, & nous nous y étions donné rendez-vous.

Mad. DUPONT.

Vous ne les y retrouverez plus.

MONTDOR.

Pourquoi donc ?

Mad. DUPONT.

Ce ſont deux monſtres.

MONTDOR.

Que vous ont-ils donc fait ?

Mad. DUPONT.

Vous ſavez qu'ils ſont tous les deux en argent ?

MONTDOR.

Le Commandeur, oui : mais le Marquis.....

Mad. DUPONT.

Le Marquis a gagné hier trois mille louis au quinze.

MONTDOR.

Trois mille louis..... s'il ſavoit placer cela comme il faut, le faire un peu travailler,..... il pourroit..... J'ai commencé avec moins, mais beaucoup moins... je parie que demain il n'aura pas un ſou.... Hé bien !

Mad. DUPONT.

Hé bien ! mon mari a beſoin de mille louis, il les leur a demandés, & tous deux l'ont refuſé.

MONTDOR.

Ah ! tant mieux, tant mieux : de quoi diable auſſi s'aviſe votre mari de s'adreſſer à eux ?

Mad. DUPONT.

A qui vouliez-vous donc qu'il s'adreſſât ?

MONTDOR.

A moi : il ſait bien que je ne manque jamais de fonds, & que dans une heure je puis faire deux millions s'il le faut.... contez-moi donc un peu cela : votre mari a beſoin de.

Mad. DUPONT.

De mille louis.

MONTDOR.

Vingt-quatre mille livres ... c'eſt une miſere dont je ne me mêlerois pas, ſi ce n'étoit vous.

Mad. DUPONT.

Croyez qu'en mon particulier je vous en aurai la plus grande obligation.

MONTDOR.

Vous avez un petit intérêt dans cette affaire?

Mad. DUPONT.

Le plus grand.

MONTDOR.

Tant mieux, tant mieux : contez-moi un peu cela, je vous dirai tout de ſuite ſi c'eſt bon ou mauvais. De quoi s'agit-il ?

Mad. DUPONT.

Mon mari s'eſt rendu caution pour un de ſes amis.

MONTDOR.

Il veut réaliſer le cautionnement pour lui ſouffler la place, hem !

Mad. DUPONT.

Ce n'eſt pas cela.

MONTDOR.

Tant pis, hé bien.

Mad. DUPONT.

Son ami a manqué.

MONTDOR.

J'entends : de concert avec lui, Dupont achete toutes les créances.

Mad. DUPONT.

Non, Monſieur, non : mon mari n'eſt pas capable de procédés auſſi malhonnêtes.

MONTDOR.

Expliquez-vous donc ?

Mad. DUPONT.

Mon mari a répondu pour un homme qu'il croyoit honnête, il a manqué, & il faut que mon mari trouve dans la journée vingt-quatre mille livres pour effectuer le cautionnement.

MONTDOR.

Mais auſſi de quoi s'aviſe votre mari de cautionner un homme ?

Mad. DUPONT.

C'étoit ſon ami.

MONTDOR.

Son ami ! on ne cautionne perſonne, Madame, à moins d'avoir les fonds du cautionnement bien fournis : tel que vous me voyez, je n'ai jamais voulu répondre pour mon propre frere : qui répond, paie.

Mad. DUPONT.

C'eſt ce que veut faire mon mari.

MONTDOR.

On l'y forcera bien.

Mad. DUPONT.

Je m'étois adreſſé au Commandeur & au Marquis : tous deux m'ont refuſé.

MONTDOR.

Mais, écoutez-donc, Madame, ils n'ont pas tant de tort. C'eſt fort bien d'aider ſes amis quand ils font de bonnes affaires ; mais quand ils en font de mauvaiſes, quand ils n'ont pas de tête, quand ils répondent, comme votre mari, ſans avoir de bonnes ſûretés, on fait très-bien de ne s'en pas mêler.

Mad. DUPONT.

Ainſi, mon mari ne doit pas compter ſur vous ?

MONTDOR.

Non, ma foi : Si cependant il pouvoit donner des ſûretés bien ſûres.... Ecoutez, il n'a qu'à paſſer tantôt chez moi, je le recommanderai à mon Caiſſier, car c'eſt lui qui ſe charge de ces ſortes d'affaires, je ne m'en mêle pas. Au reſte, c'eſt un homme très-obligeant, & s'il voit jour à ne rien perdre, il ſe fera un plaiſir, à ma recommandation, d'être utile à votre mari. * *Vous avez des diamans, par exemple, vous pouvez bien vous en paſſer quelque temps, que votre mari les lui porte, cela ne fera pas mal.*

Mad. DUPONT.

Il prête donc ſur gages, Monſieur, votre obligeant Caiſſier ?

---

* *Nota.* J'ai été forcé de retrancher ce trait à la ſixieme repréſentation, le Public l'ayant trouvé trop fort ; ce qui m'a rappellé le précepte de Boileau.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

MONTDOR.

Ce n'eſt pas prêter ſur gages, Madame, c'eſt prendre un nantiſſement.

Mad. DUPONT.

Mon mari va revenir, vous vous expliquerez enſemble.

MONTDOR.

Je ſuis au déſeſpoir, mais il m'eſt impoſſible de l'attendre; qu'il voie mon Caiſſier; entendez-vous? je le préviendrai. Serviteur.

LA PIERRE *montrant le couvert de Montdor qu'il enleve.*

Madame;....

Mad. DUPONT.

Oui, La Pierre, oui, & pour toujours.

SCENE XIV.

Mad. DUPONT *ſeule.*

LES voilà donc, ces amis que j'avois choiſis! c'étoit ſur eux que je comptois; je leur ſacrifiois mon bien, & ſi-tôt que j'ai beſoin d'eux, ils m'abandonnent, ils me refuſent le plus léger ſecours....

SCENE XV.

M. DUPONT, Mad. DUPONT.

M. DUPONT.

HÉ bien, ma bonne amie, M. Montdor?

Mad. DUPONT.

Comme les autres: ah! mon ami, tu connois mieux les hommes que moi.

M. DUPONT.

Il eſt vrai.

Mad. DUPONT.

Ce ſont tous des ingrats, des monſtres.

M. DUPONT.

Des ingrats, oui, pour la plupart : pour des monſtres, le terme eſt un peu fort : ce ſont des égoïſtes, & c'eſt tout.

Mad. DUPONT.

A préſent je hais, je déteſte tout l'univers.

M. DUPONT.

Voilà une haine bien ſubite & bien étendue.

Mad. DUPONT.

Je ne veux plus voir perſonne, je ne veux plus vivre que pour nous.

M. DUPONT.

Vivre pour nous, c'eſt fort bien fait ; mais ne plus voir perſonne, le parti eſt un peu trop violent.

Mad. DUPONT.

Ah ! c'eſt un parti pris : dès aujourd'hui je réforme ma table.

M. DUPONT.

Écoute-moi : les paſſions outrent tout : il y a une heure que trop de confiance te faiſoit regarder tous les hommes comme tes amis ; trois viennent de te tromper, & tu vas donner dans l'excès contraire. En tout, ma femme, il eſt un juſte milieu, qu'il faut garder ; c'eſt dans ce milieu ſeul qu'on trouve la vérité, la ſageſſe & le bonheur. N'eſtimons pas trop les hommes, ne leur accordons pas une confiance aveugle, & ils ne nous tromperont plus. On n'a pas à ſe plaindre de celui dont on n'a jamais rien exigé : reſpectons aſſez le nom d'ami pour ne le jamais ſoumettre au creuſet.

Mad. DUPONT.

Des amis ! des amis ! il n'y en a pas.

M. DUPONT.

Il y en a peu : pour te guérir de ta petite manie de t'entourer de nos gens de condition, j'ai voulu deſſiller tes yeux, mais non pas déchirer ton cœur : ne changeons donc rien, crois-moi, à notre façon de vivre ; mettons ſeulement un peu plus de choix dans ce qu'à l'avenir nous nommerons tous uniment nos connoiſſances.

Mad. DUPONT.

Mais mon ami, qui te tirera de l'embarras dans lequel tu te trouves ?

M. DUPONT.

Sois ſans inquiétudes, cet embarras.....

SCENE DERNIERE.

Mad. DUPONT, M. DUPONT, M. DUPRÉ, LA PIERRE.

LA PIERRE.

J'AI ordre Monſieur, de vous dire qu'il n'y a perſonne.

M. DUPRÉ.

Et moi je me moque de ton ordre, & j'entre.....

M. DUPONT.

C'eſt vous, M. Dupré?

M. DUPRÉ.

Moi-même, qui viens de te donner au moins deux cent fois au diable: tiens, voilà tes maudits vingt-quatre mille francs; à l'avenir ſois un peu plus prudent, & pour Dieu, fais-moi ſervir à dîner, car je me meurs de faim & de fatigue.

Mad. DUPONT.

Quoi, Monſieur vous avez la bonté?....

M. DUPRÉ.

De quoi, Madame? de rendre un ſervice à mon ami? n'en auroit-il pas fait autant pour moi, ſi je me fuſſe trouvé dans l'embarras comme lui? Vous m'eſtimez-donc bien peu, ſi vous croyez me devoir quelque reconnoiſſance?

M. DUPONT.

Oh! mon ami, mon vieux camarade, ſi tu ſavois combien je t'en dois, moi.

M. DUPRÉ.

Vous, Dupont?

M. DUPONT.

Ecoute-moi, ſans te fâcher: Tu ſais combien de fois j'ai gémi avec toi de la Société trop brillante que ma femme s'étoit formée; j'ai fait long-tems l'impoſſible pour qu'elle en ſentît le ridicule; jamais je n'ai pu l'en convaincre: enfin je n'ai pas trouvé de meilleur moyen que de feindre un revers de fortune, un beſoin preſſant d'argent; ma

feinte a réuſſi au-delà de mes eſpérances, puiſqu'en démaſquant les faux amis, elle m'a fait connoître le ſeul, bon & loyal, que j'ai le bonheur d'embraſſer.

M. DUPRÉ.

Tu n'as donc pas beſoin de mon argent ?

M. DUPONT.

Non, mon ami, non.

M. DUPRÉ.

Il n'étoit donc pas néceſſaire de me faire courir tout Paris & à jeûn.

M. DUPONT.

Je t'en demande mille pardons.

M. DUPRÉ.

Soit : nous le reporterons....après dîner.

Mad. DUPONT.

Vous l'aviez emprunté ?

M. DUPRÉ.

Sans doute.

Mad. DUPONT.

Digne ami !

M. DUPONT.

Hé bien !

Mad. DUPONT.

Voyons nos égaux.

M. DUPRÉ.

Voilà qui eſt fort bon ; mais pour un homme qui meurt de faim, il y a quelque choſe de meilleur encore, c'eſt votre dîner.

LA PIERRE.

Il eſt ſervi.

M. DUPRÉ.

Et nous allons le manger gaîment.

FIN.